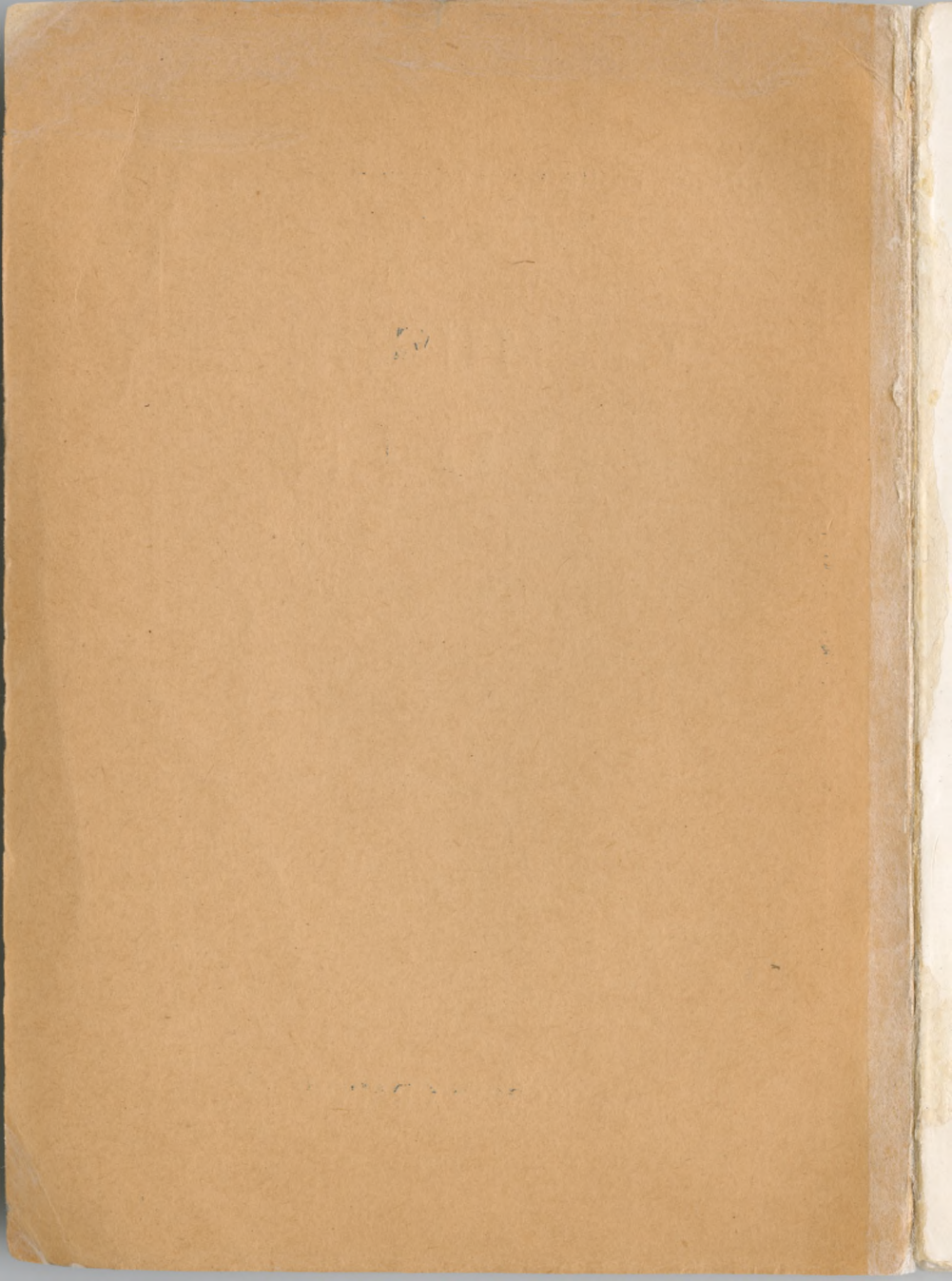


COLLECTIONS PUBLIQUES DE FRANCE

Memoranda

LE MUSÉE
RODIN

PAR GEORGES GRAPPE



LE MUSÉE RODIN

COLLECTION DES MEMORANDA

MUSÉES

- Aix, par E. AUDE.
Alger, par J. ALAZARD.
Amiens, par A. BOINET.
Angers, par M. VALOTAIRE.
Angers (*Tapisseries*), par Ch. URSEAU.
Avignon, par J. GIRARD.
Bayonne, par A. PERSONNAZ et G. BERGÈS.
Beauvais, par M. MAGNIEN.
Bordeaux, par Ch. MANCIET.
Bourg, par A. GERMAIN.
Chantilly (*Peintures*), par G. MACON.
Chantilly (*Château*), par G. MACON.
Chantilly (*Clouet*), par H. MALO.
Chantilly (*Heures du duc de Berry*), par H. MALO.
Chantilly (*Fouquet*), par H. MARTIN.
Dijon, par F. MERCIER.
Les Eyzies, par D. PEYRONY.
Le Puy, par U. ROUCHON.
Lille (*Peintures*), par M. L. LEBLANC.
Lyon (*Peintures*), par H. FOCILLON.
Lyon (*Tissus*), par H. D'HENNEZEL.
Marseille (*Grobet-Labadié*), par GIBERT et GONZALÈS.
Marseille (*Musée Beaux-Arts*), par J.-A. GIBERT.
Montpellier (*Peintures*), par A. JOUBIN.
Montpellier (*Dessins*), par A. JOUBIN.
Nantes, par M. NICOLLE.
Orléans, par P. VITRY.
Panthéon, par J. MONVAL.
Quimper, par H. WAQUET.
Rouen, par M. NICOLLE.
Rouen (*Ferromerie*), par H.-R. D'ALLEMAGNE et H. PAULME.
Sens (*Trésor*), par E. CHARTRAIRE.
Sèvres (*Musée Céramique*), par HAUMONT et CHAUVISÉ.
Strasbourg, par H. HAUG.
Trocadéro, par J. ROUSSEL.
Troyes, par L. MOREL-PAYEN.

VILLES

- Autun, par J. BONNEROT.
Avallon, par J. BONNEROT.
Carthage, par G. LAPEYRE.
Chaise-Dieu, par J. LANGLADE.
Champigny-Richelieu, par E. PÉPIN.
Colmar, par L. RÉAU.
Honfleur, par E. DEVILLE.
Jérusalem, par Ch. DIEHL.
Louvain, par A. FLICHE.
Noyon, par M. AUBERT.
Ostie, par J. CARCOPINO.
Saint-Quentin, par A. BOINET.
Salonique, par Ch. DIEHL.
Saulieu, par J. BONNEROT.
Uzès, par J. PUGET.
Verdun et Saint-Mihiel, par BOINET

DIVERS

- Calvaires Bretons, par P. GRUYER.
Chapelles Bretonnes, par P. GRUYER.
Dolmens Bretons, par P. GRUYER.
Fontaines Bretonnes, par P. GRUYER.
Retables Bretons, par P. GRUYER.
Saints Bretons, par P. GRUYER.
Pays Basque, par C.-H. BESNARD.
Bibliothèque Arsenal, par FUNCK-BRENTANO et P. DESLANDRES.
Hôtels de Ville et Beffrois du Nord par C. ENLART.
Or San Michele, par J. ALAZARD.
Galerie Médicis (Louvre), par L. HOURTIQ.
Maison Carrée, par E. ESPÉRANDIEU.
Galerie des Batailles (Versailles), par A. PÉRATÉ.
Château de Pierrefonds, par BOINET.
Carthage, par R. P. LAPEYRE.
Chapelle Sixtine, par L. HOURTIQ.
Chambres du Vatican, par L. HOURTIQ.
La Comédie-Française, par J. MONVAL.
Les Eyzies, par D. PEYRONY.
La Camargue, par F. BENOIT.
Abbaye de Saint-Wandrille, par G.-A. SIMON.

COLLECTIONS PUBLIQUES DE FRANCE

— *Memoranda* —



LE
MUSÉE RODIN

PAR

GEORGES GRAPPE

Conservateur du Musée.

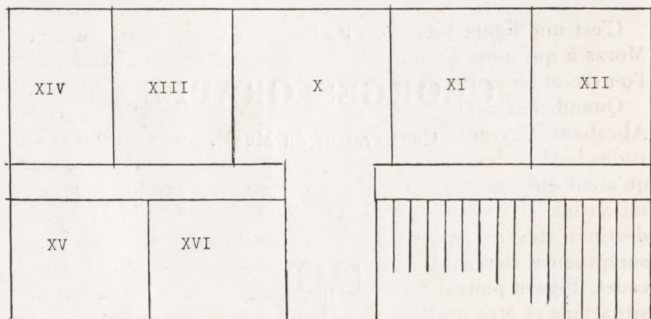
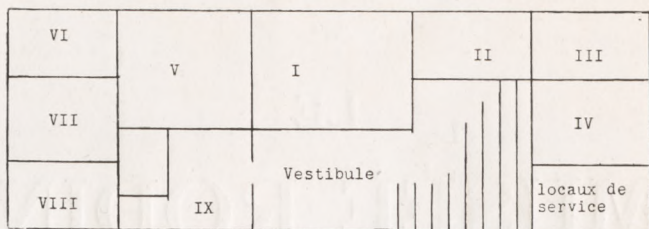


PARIS

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, rue de Tournon, 6

1934



PLAN DES SALLES DU MUSÉE

(HÔTEL BIRON)

REZ-DE-CHAUSSÉE ET PREMIER ÉTAGE



A. 2694

Apr 87/82

D. M40/82

III
VI
ab xuscol eslitas

LE MUSÉE RODIN

I. — L'HOTEL BIRON

C'est une figure bien curieuse que celle de ce Peyrenc de Moras à qui nous devons le noble palais abritant aujourd'hui l'œuvre et les collections d'Auguste Rodin.

Quand, aux derniers jours du règne de Louis XIV, le jeune Abraham Peyrenc savonnait dans l'échoppe paternelle les rudes barbes des paysans de son village languedocien, quelles qu'aient été les ambitions plus ou moins conscientes qu'il portât en lui, il est peu probable qu'il ait pu prévoir la fabuleuse destinée devant lui permettre de construire un jour cette somptueuse demeure. Tout au plus, ainsi que son fameux cadet, Figaro pouvait-il se sentir capable d'occuper toutes les situations et être prêt, ainsi que lui, à ne reculer devant aucun procédé pour atteindre aux plus brillantes.

Peyrenc prouva assez tôt son savoir-faire puisque, après avoir pris la route, comme beaucoup d'aventuriers de tous les temps, après avoir essayé de tous les métiers, même les moins avouables, en vue d'accrocher le premier barreau de l'échelle susceptible de les élever jusqu'à la fortune, il était en 1720 inspecteur général de la banque de Law.

L'emploi ne pouvait que convenir à merveille à un personnage de l'espèce et, d'ailleurs, Peyrenc avait fait tout le nécessaire pour se l'assurer. Entré comme valet chez un ancien munitionnaire aux vivres, Fargès, il s'était conduit de telle façon, vis-à-vis de la fille, que le partisan n'avait bientôt plus pu lui refuser la main de celle-ci. Après quoi, il n'était plus resté à

ce beau-père malgré lui que la ressource de pourvoir en situation le galant avisé.

Avisé, le rusé compère l'était; car, alors que chacun avait trouvé la ruine dans les affaires du Mississippi, lui, il avait su y récolter une très considérable fortune. Quand Law n'eut plus de recours que dans une fuite rapide, Peyrenc comprit que le temps était venu de renoncer aux spéculations aventureuses et qu'il convenait de dépouiller le vieil homme, si on prétendait faire figure dans le monde. Avec une habileté très imprévue et qui le relève à certains égards, ce millionnaire se mit à apprendre le latin et le droit et s'en trouva en peu de temps suffisamment pourvu pour se faire recevoir avocat et acheter une charge de Conseiller au Parlement. Quelques années plus tard, il était Maître des requêtes, Conseiller au Grand Conseil, puis Chef du Conseil de Madame la Duchesse. De plus, pour mieux faire peau neuve, il acquérait de Madame de Brancas, une terre sise près de La Ferté-sous-Jouarre, Moras, et il ajouta ce nom à son patronyme sentant par trop son origine.

C'est, à coup sûr, cette charge de Chef du Conseil de la duchesse douairière de Bourbon résidant à Paris, dans son palais situé au bout de la rue de Bourgogne, qui donna idée à Peyrenc de Moras de quitter sa demeure de la rue Louis-le-Grand et d'acheter des terrains dans le voisinage du Palais-Bourbon, rue de Varenne. De même, c'est sans doute parce qu'il se trouvait par ses fonctions en relation fréquente avec les deux plus fameux architectes de ce temps, travaillant pour les Condé : Jacques Gabriel et Jean Aubert qu'il s'adressa à ces maîtres entre tous renommés, réservant de coutume leurs précieux conseils aux princes et aux très grands seigneurs.

Le terrain acquis en 1727, on se mit, dès le début de l'année suivante, à la besogne. En 1731, l'hôtel était prêt à accueillir la famille, dont Tocqué avait, vers ce temps, exécuté un portrait collectif, hélas, aujourd'hui perdu. Dès lors, la demeure devenait une des curiosités du nouveau Paris et l'intérêt qui s'attachait à son élégance allait durer jusqu'à la Révolution. Déjà, quelques années après son achèvement, dans

sa célèbre *Description* de la capitale, Germain Brice pouvait présenter à ses lecteurs l'œuvre de Gabriel, que Barbier avait appelée, dès son achèvement, « la plus superbe maison qu'il y eut à Paris. » — « La solidité de cet édifice, écrivait Brice, la distribution des appartements, l'étendue des jardins et des cours, la richesse de ses décorations intérieures et la magnificence des meubles la pouvaient mettre en parallèle avec les palais des plus grands seigneurs. »

Peyrenc de Moras, cependant, ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Il mourut, dans ce beau décor qu'il avait fait construire, le 20 novembre 1732 : « Il est mort hier, écrivait Mathieu Marais dans ses notes quotidiennes, un de nos crépus, M. de Moras qui laisse de huit à neuf cent mille livres de rentes, des palais, des châteaux, de grandes terres et tout cela acquis en très peu de temps. Il n'avait pas cinquante ans. » Et Barbier, en manière d'oraison funèbre, soulignait la rapidité de cette fortune : « Voilà un homme de rien qui, en deux ans de temps, était devenu plus riche que les princes. »

Il faut cependant admettre que ce Turcaret mâtiné de Gil Blas avait du goût comme il avait de l'intelligence, puisqu'il avait admis, sinon conçu, l'admirable simplicité de cette demeure, tirant le meilleur de son grand air de la seule justesse des proportions et de l'harmonieuse sobriété des lignes. Il ne semble pas que sa femme ait partagé ces façons de sentir car, en dépit des seigneurs plus ou moins huppés qui eussent volontiers chaussé les souliers du mort, elle se contentait d'accueillir leurs hommages jusqu'au mariage exclusivement et ne souhaitait que quitter ce palais peu conforme à ses besoins. Elle préférait son château de Chéreperrine, dans l'Orne, où elle hébergeait son amant. le comte de la Roche-Courbon, celui-là même qui devait un jour, au reste, enlever sa fille et l'épouser. Les traditions se perpétuaient dans la famille.

En 1736, M^{me} de Moras trouvait à vendre à vie l'hôtel de la rue de Varenne à la duchesse du Maine qui, tout en continuant d'habiter le domaine de Sceaux, où venait de mourir son mari, voulait se constituer à Paris une résidence en rapport avec son rang. Au cours des seize années qu'elle jouit de

l'hôtel, il ne semble pas qu'elle ait apporté beaucoup de changements ni au bâtiment ni aux jardins. On a prétendu que son architecte, Boffrand, avait quelque peu modifié la décoration intérieure du palais, mais il est bien difficile de s'en rendre un compte précis. La plus grande partie des boiseries qui ornaient les pièces de réception et les chambres ont disparu, cédées, dès avant la Séparation, par les religieuses, à des amateurs. Le peu qu'il en subsiste, ainsi que les corniches d'un certain nombre d'appartements — quelques-unes magnifiques, l'une d'elles reproduisant des sujets tirés des Fables de La Fontaine — peuvent tout aussi bien dater de la construction que de l'époque suivante. Rares sont les traces que l'on puisse retrouver, ailleurs que sur les plans contemporains des modifications apportées par la duchesse tant à l'hôtel qu'au parc. Nous savons qu'elle avait fait édifier, à l'ouest de la cour d'honneur, des bâtiments pour ses officiers et des écuries, mais, de tout cela, plus rien ne subsiste. Les parterres des jardins, modifiés par elle, devaient l'être à nouveau, comme nous le verrons, par le maréchal de Biron. Le seul vestige important qui rappelle son séjour en ces lieux est le fronton qui orne la façade du palais donnant sur le parc. L'œuvre, dont on ne connaît pas l'auteur, semble bien figurer un « Triomphe de Flore. » Une tradition veut cependant que l'artiste ait représenté, dans ce vaste tympan, la belle-fille de Louis XIV entourée de ses enfants.

On se plaît à imaginer la tyrannique et romanesque vieille femme, bien qu'un peu calmée par la vie et les aventures, animant de son incorrigible entraînement la belle demeure de Moras, vraiment digne d'une princesse authentique. Il suffit de relire quelques pages des *Mémoires de Madame de Staël* pour recréer l'atmosphère où aimait à s'agiter la turbulente petite personne, exigeant de ses familiers la stricte observance. Sans nul doute, dans toutes ces pièces si élégantes de proportion, où rayonnent aujourd'hui les chefs-d'œuvre de Rodin, dans ces belles allées ombreuses du parc, devisèrent, fleuretèrent tous les personnages si divers de cette brillante société. Souvent, en parcourant ces vastes pièces de réception ou les petits cabinets d'entre étage, il me semble revoir glisser l'ombre légère

ou alourdie, rieuse ou grave, de la bonne Rose de Staal, de Voltaire, du président Hénault, de Chaulieu, de Fontenelle ou du pittoresque Malézieu. A partir de 1751, la duchesse qui, jusque là, partageait son temps entre Sceaux, Anet ou la rue de Varenne ne devait plus guère quitter cette dernière demeure : c'est là que la mort vint la prendre le 23 janvier 1753.

Quelques mois plus tard, le 15 juillet, l'aménagement à leur gré étant terminé, le duc et la duchesse de Biron, qui avaient acheté la propriété à M^{me} Peyrenc de Moras, entraient en possession de l'hôtel et de ses dépendances. La propriété acquit aussitôt le nom de son nouveau et illustre acquéreur et l'époque la plus brillante de cette demeure commença.

Louis-Antoine de Gontaut-Biron appartenait à une des plus grandes familles de la noblesse française et sa conduite personnelle avait encore rehaussé le prestige de son antique blason. Né avec le siècle, il était entré tout jeune au service, s'était distingué en Italie, avait été fait brigadier à trente-quatre ans, maréchal de camp durant la rude campagne de Bohême, où il avait été blessé de deux balles à la tête. Lieutenant-général un peu avant Fontenoy, il s'y était montré une fois de plus un magnifique soldat, comme d'ailleurs, à Lawfeld. Le bâton de maréchal avait récompensé sa vaillance ainsi que le régiment des Gardes-Françaises. De plus, il était pair du royaume et devait, à la chute de Choiseul, remplacer Beauvau comme gouverneur du Languedoc.

Dans le privé, il était le type même du gentilhomme grand seigneur, lettré, aimant les œuvres d'art, les jardins, les fleurs, tout ce qui peut embellir la vie, les armes déposées. Une fois l'installation générale achevée, le maréchal prit lui-même la direction des remaniements et des embellissements qu'il voulait faire exécuter. Il toucha sans doute très peu à l'hôtel, mais il transforma le parc. C'est de la possession qu'il eut de ce beau domaine que date vraiment la physionomie grandiose qu'en dépit des vicissitudes celui-ci devait conserver jusqu'à nos jours. C'est le dessin qu'il lui donna qu'on a pu retrouver, au moins dans ses lignes essentielles, quand l'heure de sa restauration fut venue.

Ce fut le maréchal qui fit creuser le large bassin, situé au centre du parc, un bassin de dix-sept mètres cinquante de diamètre, sur pavé cimenté de rose, comme on le faisait alors, calfaté par en dessous, pour assurer l'étanchéité, ainsi qu'à Versailles, de glaise verte. Rien n'est plus beau, plus classique, plus français qu'un soir couchant, sur ses bords, reflétant parmi les feuillages des tilleuls, dans son eau vive, le grand dôme majestueux aux ors pâles des Invalides.

Autour de cette simple et magnifique rose d'eau, aux aspects changeant sous les frissons des zéphirs courant à sa surface, le maréchal remania le parc dans ses détails, multipliant les agréments que son amour des fleurs et des fruits lui suggérait. Tout en respectant la superbe ordonnance à la Le Nôtre qui avait formé son dessin, il ne craignait pas de mêler aux parterres et aux buis des éléments nouveaux, laissant transparaître l'évolution du goût public en matière de jardins. M^{me} de Genlis dans ses charmants *Mémoires*, nous a tracé du personnage un savoureux croquis qui, en quelques coups de crayon, le campe à merveille : « J'ai aimé le Maréchal de Biron, écrit-elle, non seulement parce qu'il m'envoyait sans cesse des figes, des abricots-pêches (les premiers qu'on ait eus à Paris) et des fleurs de son magnifique jardin, mais parce que j'em trouvais en l'écoutant. » Il avait planté plus de deux cent mille livres de tulipes que l'on venait admirer de tous les coins de l'Europe. Le futur Paul I^{er}, voyageant avec sa femme incognito, était reçu en 1782 rue de Varenne. « Leurs Altesses impériales examinèrent le jardin qui est une merveille de Paris, admirèrent la beauté des fleurs, la variété des plates-bandes. Ils se promenèrent dans les parterres et les bosquets, s'étonnèrent de la hardiesse et de l'élégance des treillages formant des portiques, des arcades, des grottes, des dômes, des pavillons chinois. » Le vieux soldat, bien qu'appartenant à des générations formées à d'autres goûts ne craignait pas de sacrifier — au moins en des parties écartées de son domaine — aux fantaisies de la mode. Le 29 octobre 1788, il mourait dans son magnifique hôtel, laissant celui-là à son neveu et filleul, le fameux duc de Lauzun.

Le galant personnage accepta l'héritage sans se croire tenu

d'habiter rue de Varenne. La somptuosité de cette demeure ne pouvait guère convenir à ce familier des petites maisons. Ce palais n'était guère fait pour abriter ses changeantes amours, mais il dut, à maintes reprises cependant, venir promener ses belles amies sous les frondaisons accueillantes du parc, en attendant d'y assembler les Tilly et les Laclos qui, aux premiers vents révolutionnaires, se prirent avec lui à conspirer en faveur du duc d'Orléans. Les événements toutefois se précipitèrent avec une telle rapidité que les conjurés ne purent sans doute multiplier ces conventicules. Dispersés par la bourrasque, le nouveau Biron s'en fut commander aux frontières menacées, en attendant d'expier sous le couperet de Guillotin ses ambitieuses et sacrilèges erreurs.

Après son exécution, survenue le 11 nivôse an II, le palais fut livré aux hasards de cette période troublée. Bien qu'appartenant toujours aux Biron, il fut, durant les années de la Terreur, occupé par des troupes, puis, quand s'installa le Directoire, son parc devint un succédané des Frascati, des Tivolis si fort en vogue. Des montreurs de lanterne magique et des baladins de toute fantaisie installèrent leurs baraques sous ses belles frondaisons. On dansa entre merveilles et muscadins sur les parquets fameux de l'hôtel et le tapis vert vit s'élever des montgolfières. L'Empire devait cependant bientôt rendre au noble domaine des destinées plus conformes à son architecture. Tour à tour, il devint la résidence du représentant du Saint-Siège, le cardinal Caprara, puis de l'ambassadeur de Russie, le prince Kourakine. Mais ce devait être la Restauration qui allait lui procurer son affectation la plus durable et la plus renommée, après celle qu'il avait connue au temps du maréchal de Biron. Le 5 septembre 1820, l'héritière de l'ancien Colonel-général des Gardes-Françaises, la duchesse de Béthune-Charost céda l'hôtel de la rue de Varenne et ses dépendances à une M^{me} Barat, agissant au nom d'un groupe de catholiques, moyennant quatre cent mille francs. Quelques mois plus tard, la maison principale des Dames du Sacré-Cœur de Jésus y était installée et le fameux établissement d'éducation pour jeunes filles, qui devait connaître durant tout le cours du XIX^e siècle un lustre inégalé, ouvrait ses portes. Toute l'aris-

tochratie, non seulement française, mais même étrangère, tenait à faire instruire et former ses filles sous la direction de cette femme supérieure qu'était la fondatrice de la Congrégation, récemment au reste canonisée par l'Église. Vers 1837, la jeune Eugénie de Montijo devait faire sa première communion dans la chapelle du couvent et ce ne devait peut-être pas être un des titres les moins prisés de la faveur que connut sous l'Empire et jusqu'à la fermeture, cette maison d'éducation.

Mais, si la Sainte Mère Barat était une pédagogue remarquable et une insigne chrétienne, elle n'avait pas grand souci des chefs-d'œuvre artistiques. Sous son règne, l'hôtel de la rue de Varenne et le parc n'existèrent plus qu'en fonction et en valeur de leur nouvelle affectation. On fit peu à peu disparaître les moindres traces de ce luxe qui avait pendant tout un siècle embelli cette demeure désormais centenaire. Chaque jour, avec une froide méthode, un parti pris s'embarassant peu des vanités humaines, la Supérieure accomplit son œuvre. Le parc est atteint : toute les broderies harmonieuses des buis entremêlés de fleurs, tous les cabinets de verdure sont sacrifiés rapidement. Par crainte peut-être d'accidents, le bassin, le somptueux bassin du maréchal, est comblé. Sur son emplacement, on dresse en 1839, un petit monticule de verdure, avec, au centre, une colonne pseudo-corinthienne sur laquelle on érige une statue de la Vierge, en témoignage de reconnaissance à Marie qui a préservé la maison des atteintes du choléra. Je devais, un jour, en reconstituant le bassin, retrouver dans le socle, une boîte de plomb contenant les documents où se trouvaient consignées les circonstances de cette édification. Seules les grandes lignes, sobres et sévères, du parc à la française demeuraient respectées.

L'intérieur de l'Hôtel, transformé en logement des pensionnaires, subit naturellement des mutilations plus dommageables encore aux splendeurs qu'il avait contenues. Glaces précieuses, trumeaux aux peintures de maîtres, boiseries chantournées et délicates autant qu'un réseau d'argent furent enlevées, barbouillées d'un lait de chaux ou vendues comme de maléfiques embarras. Trente années après être entrée en possession de cet hôtel, la Sainte Mère Barat pouvait encore

écrire à une amie : « Hélas ! nous n'avons pu enlever toutes ses beautés ! » En 1904, au moment de quitter leur pensionnat, les religieuses devaient porter un dernier coup à la décoration de l'édifice. Elles emportaient dans l'exil les panneaux d'élégante ferronnerie qui, depuis près de deux cents ans, ornaient l'escalier d'honneur et le balcon.

Lorsque l'Etat se trouva en possession de la magnifique demeure et de ses dépendances, il ne sut pas très bien que faire de cet héritage qu'il s'était soudainement octroyé. On peut même dire qu'il en était embarrassé. Ce palais sans emploi vit ses allées princières envahies par les ronces et ses salles occupées par des locataires curieusement bigarrés venus de tous les horizons de l'art. Rainer Maria Rilke, de Max, Jean Cocteau, Henri Matisse Isadora Duncan se partageaient les grands et les petits appartements. Puis, Rodin lui-même qui avait toujours été très épris de l'architecture du XVIII^e siècle et qu'enchantait le grand parc de Biron, déjà en voie de rejoindre l'état de nature, vint s'installer à son tour dans les deux plus belles pièces du rez-de-chaussée que lui abandonnèrent avec une enthousiaste déférence les premiers occupants. L'illustre maître, à cette époque, vers 1910, touchait au zénith de sa gloire et le décor, où il ne devait d'ailleurs pas habiter mais où il allait passer une partie de ses journées, formait un cadre tout à fait accordé avec ce sublime couchant de sa géniale existence. Ce fut là qu'il conçut le projet, le conseil au reste de quelques amis fervents, de léguer ses œuvres et ses collections à l'Etat, à condition qu'elles fussent à jamais exposées dans l'Hôtel Biron transformé en Musée. Quand la guerre survint, les négociations étaient fort avancées et des rapports avaient été déposés sur le bureau des deux Chambres, concluant à l'acceptation. Naturellement, les événements rejetèrent au second plan l'accord définitif et ce fut seulement au début de 1916 que les signatures furent échangées. Rodin devenait conservateur à vie de la fondation qui recevait l'autonomie financière et la personnalité civile. Par un testament écrit quelques semaines plus tard, il nommait MM. Léonce Bénédite, Etienne Clémentel et Adrien Peytel ses exécuteurs testamentaires, le premier de ces mandataires,

devant à la mort du maître recueillir la charge de la conservation.

Le 17 novembre 1917, l'illustre auteur de la *Porte de l'Enfer*, s'éteignait et pendant quelques jours il y eut, au moins moralement, une sorte de suspension d'armes entre les belligérants pour pleurer la mort du grand statuaire; la presse de tous les pays célébra sa gloire dans un émouvant concert de louanges. Il fallut, toutefois, attendre la paix pour que l'Hôtel de la rue de Varenne pût ouvrir ses portes, en tant que Musée Rodin.

Il y avait beaucoup à faire pour donner au vieux palais la physionomie que cette nouvelle et sans doute décisive destination lui imposait. Ce fut l'œuvre de Léonce Bénédite qui consacra les dernières années de sa vie à cette noble tâche. Comme il était logique, il s'employa avant tout à aménager l'intérieur de l'Hôtel, en vue de la meilleure exposition possible des marbres, des bronzes et des plâtres de Rodin. Il fallait assurer l'existence de la fondation qui ne devait compter pour vivre que sur ses propres ressources, constituées par les entrées, la vente des photographies et cartes postales, l'édition plastique des œuvres de Rodin. Avec l'ardeur généreuse qui le caractérisait, mon regretté prédécesseur utilisa les dernières et trop brèves années de son existence à réaliser cette mise au point.

En recueillant en juillet 1925 sa succession, je repris le soc sur le sillon interrompu et m'attachai, tout en continuant à le pousser dans la voie commencée, à élargir le champ. Le parc retourné à la friche devait être repris entièrement pour recouvrer sa belle élégance d'autrefois et il fallait, sous l'amas de terre, rechercher le large bassin depuis près d'un siècle enseveli. A cette condition seulement, il pouvait être ouvert à nouveau aux visiteurs légitimement heureux de jouir de ses frondaisons. La rampe et le balcon à jamais disparus, une réplique aussi proche que possible de l'original s'imposait. Bientôt on pourra admirer à nouveau la copie de ces belles ferronneries restituées en leur place. De même, dans la Cour d'Honneur, pour renouveler la tradition créée par le maréchal de Biron qui avait les plus belles tulipes de France — 200.000 livres, disent les documents contemporains, — grâce

à la généreuse assistance de la Hollande on a pu replanter plusieurs milliers de ces fleurs, sœurs de Shéhérazade, qui, à chaque printemps nouveau, reforment magiquement devant le vieux palais leur ronde hiératique et lumineuse. Bien des groupes qu'on n'avait pas trouvés dans ses ateliers, au lendemain de la mort de Rodin, ont été acquis par donation, achat ou échange : une centaine de ceux-ci ont, au cours de ces dernières années, pris place dans les salles. Enfin, un nouveau Musée, consacré aux innombrables esquisses du Maître, à été construit à Meudon pour remplacer l'ancien bâtiment ruiné qui les abritait. Quand l'aménagement des jardins qui l'entourent ainsi que le tombeau sera terminé, la Villa des Brillants pourra être ouverte aux admirateurs de Rodin, chaque jour plus nombreux et plus pieusement curieux de connaître les lieux où vécut, mourut et fut enterré l'illustre émule de Phidias et de Michel-Ange.

II. — LES ŒUVRES DE RODIN

SCULPTURES

Il ne saurait être question d'énumérer ici les quatre cent cinquante-deux œuvres du grand artiste figurant au catalogue du Musée et prenant leur place, soit dans l'hôtel Biron lui-même, soit dans la chapelle que les Sœurs avaient fait construire en 1876, soit dans le parc. En faisant un tour dans ces locaux divers, nous énumérerons toutefois les principales. Dans la chapelle, située à droite en entrant dans la cour d'honneur, on trouve les principales pièces de caractère monumental exécutées par Rodin : *Les Bourgeois de Calais*; le *Monument de Claude Lorrain*, dont le bronze est à Nancy; le *Balzac*, l'œuvre fameuse, statue qui fit couler tant d'encre et qui sera édifiée en matière durable à Meudon, devant le nouveau Musée; *La Porte de l'Enfer*, l'œuvre capitale du sculpteur à laquelle il travailla près de quarante ans et où se trouve la magnifique synthèse de son génie, le *grand nu du Victor Hugo*, et le plâtre complet du *Monument* du poète, actuellement exposé dans les

jardins du Palais-Royal. Il faut remarquer aussi en ce lieu l'*Apollon vainqueur du Serpent Python*, soubassement, d'un merveilleux mouvement, du monument dressé au grand Argentin Sarmiento, à Buenos-Ayres. Enfin, toute une série de bustes remarquables.

Dans la cour d'honneur, on peut admirer, à droite l'*Appel aux Armes*, à gauche, le *Penseur*, statue qui fut offerte à la Ville de Paris par les admirateurs de Rodin et qui figura devant le Panthéon jusqu'à la guerre.

Si nous pénétrons dans le majestueux vestibule de l'hôtel, en nous dirigeant sur la droite, nous trouvons¹ une salle (IV) décorée de boiseries du XVIII^e siècle ayant pour centre un groupe de pierre, *Les Premières Funérailles*. Tout autour, ce sont des bustes féminins, les plus fameux de Rodin : *M^{me} Lynch de Morla Vicuña*, *M^{me} Fenaille*, *l'Aurore*, *la Pensée* ; dans la suivante (III) *L'Age d'Airain*, entouré des bustes du *Père de l'Artiste*, de *Dalou*. *Jean-Paul Laurens*, *Puvis de Chavannes*, *Berthelot*. A noter dans cette rotonde, *l'Eternelle Idole*. Salle II, le magnifique *Orphée* qu'accompagnent *l'Eternel Printemps*, les deux bustes d'*Etienne Clémentel*, *les Océanides*, *la Tentation de Saint Antoine*. Dans la Salle I, décorée de peintures de Jaulmes, on remarque *Le Baiser*, le marbre entre tous célèbre de Rodin, *l'Homme qui Marche*, *Saint-Jean Baptiste*, *la Main de Dieu*, *Mozart*, *la Belle Heaulmière*, *Clémenceau*. Le grand marbre de *l'Ariane* occupe le milieu de la salle V, où l'on peut encore remarquer *La Centauresse*, *le Père Eymard*, *Alphonse Legros*, *Gustave Geffroy*. *Eve*, *Benoit XV*, *Gustave Mahler*, *la Tête de la Douleur*, *le Jour et la nuit* ornent la salle VI tandis que, dans la salle VII, on peut voir *l'Iris*, *le Torse de Jeune femme*, *la Figure de la femme à mi-corps* et divers bustes de *M^{me} Rodin*.

En tournant à droite, au premier étage, se trouve la salle X, présentant toute une série de marbres trouvés inachevés dans l'atelier de Rodin, à sa mort, et dans les vitrines une série de petites œuvres charmantes appartenant à diverses périodes de

1. Voir le plan en tête du volume, p. 4.

la vie de l'artiste. Au centre, une des créations les plus émouvantes de Rodin, la *Martyre Chrétienne*. Autour de la *Femme accroupie*, salle XI, on voit de petites études pour les *Bourgeois de Calais*, la *Toilette de Vénus*, la *Tempête*, la *Mort d'Adonis*. Dans la salle XII l'admirable marbre de la *Danaïde* rayonne, entouré du buste de la *Duchesse de Choiseul*, du *Fugit Amor*, de *Devant la mer*, d'*Iris éveillant l'Aurore*. De l'autre côté de la salle X, salle XIII, l'*Enfant Prodigue*, toute une série d'*Etudes de mains* dont la plus remarquable est la *Cathédrale*, le buste de *Barbey d'Aurevilly*; salle XIV, la *Petite Fée des Eaux*, les maquettes des *Monuments Claude Lorrain* et *Victor Hugo*, les *Illusions tombant sur la terre*, le *Minotaure*, *Frère et Sœur*.

Salle XV, *Les Trois Ombres*, le buste de *Victor Hugo*, — l'exemplaire ayant appartenu au poète, — le *Christ et la Madeleine*, une étude pour *Balzac*, le marbre de *l'Homme au nez cassé*. Enfin, Salle XVI, *Roméo et Juliette*, les *Métamorphoses d'Ovide*, *Paolo et Francesca dans les nuages*, la *Mort d'Alceste*.

PEINTURES ET GRAVURES

ŒUVRES DIVERSES DE RODIN

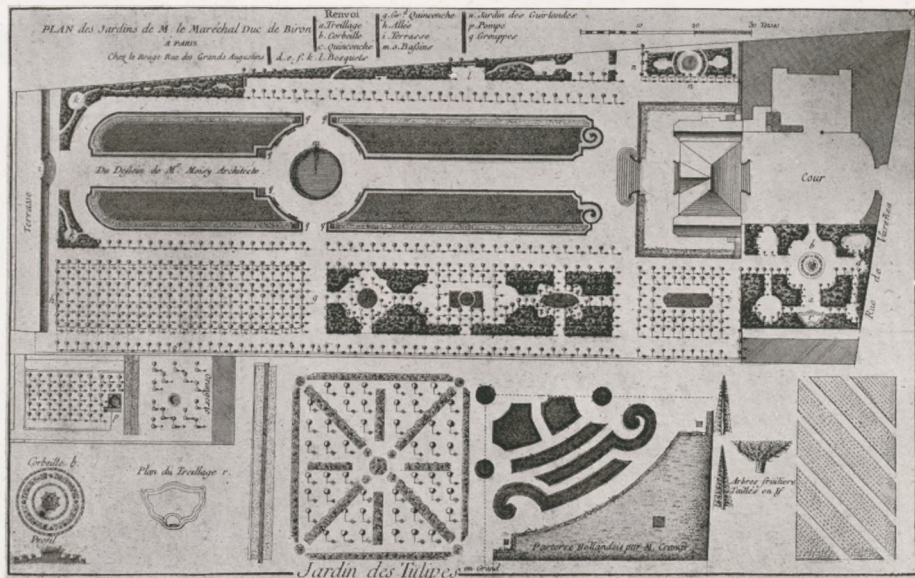
Un certain nombre d'œuvres d'art exécutées par Rodin en dehors de la sculpture se trouvent également exposées dans les salles de l'Hôtel Biron. Salle XV, des académies et grands fusains dessinés par le maître, soit aux premières années de sa jeunesse, soit au cours du voyage qu'il fit en Italie en 1876; salle XV également et salle XVI, un choix important des admirables sépias que lui suggéra la lecture de Dante; au rez-de-chaussée, salle VII, quelques copies des maîtres flamands et portraits de son entourage faits entre 1860 et 1880 et, salle II, une série de paysages à l'huile peints dans les bois de la Cambre pendant le séjour de Rodin en Belgique. Dans la plupart des salles sont exposés des aquarelles et des dessins à la mine de plomb appartenant à la dernière période de sa carrière.

L'œuvre gravée et céramique du Maître, est largement représentée : on trouve dans les vitrines de la salle X, les plus beaux vases décorés par l'artiste, au temps où il travaillait à la Manufacture de Sèvres (1882) et salle IX (salle des ventes photographiques) d'admirables états de toutes les eaux-fortes et lithographies qu'il burina d'une main magistrale.

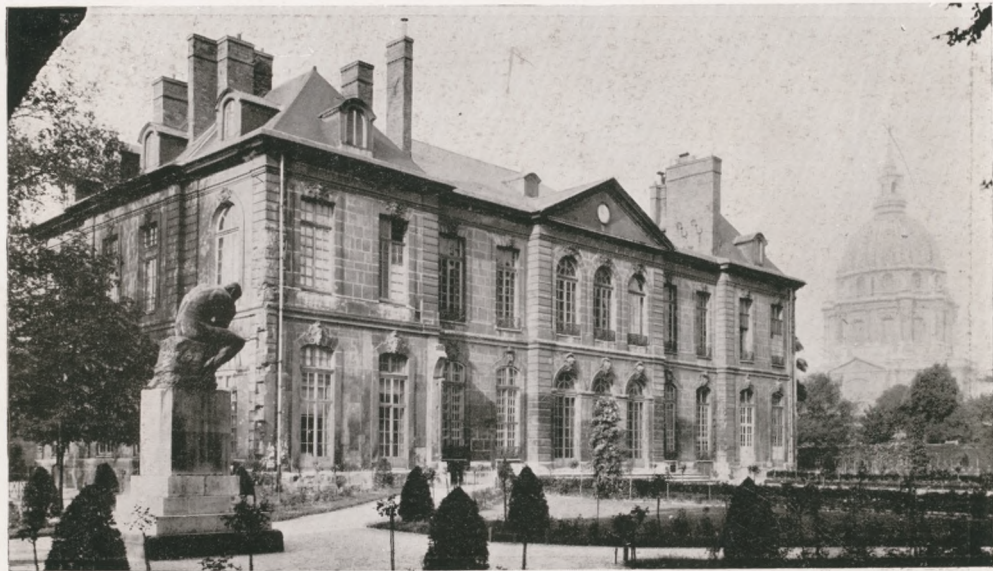
COLLECTIONS DE RODIN

Dès que la fortune sourit au vieux maître, il s'entoura d'objets d'art de toutes les belles époques de l'antiquité, qu'elles appartenissent à l'Égypte, à la Grèce, à l'Extrême-Orient ou Rome ou qu'elles fussent exécutées par des artistes contemporains. Au cours des quinze dernières années de sa vie, il se constitua ainsi une collection remarquable, dont les plus belles pièces sont exposées dans les salles du Musée. Elles vont de précieux fragments de bas-reliefs égyptiens à des œuvres de Renoir et de Maillol. Dans un des bas-côtés de la Chapelle, rangés dans trois vitrines, on peut admirer des antiques. Dans le grand vestibule de l'Hôtel Biron et dans le parc se trouvent les plus importants de ces morceaux de sculpture grecques et romaines : au centre de la salle IX, la plus parfaite réplique connue du *Satyre* de Praxitèle. Sur le palier du premier étage, une très noble réplique également de l'Agrippine du Musée de Naples.

Dans un certain nombre des salles sont répartis quelques chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine collectionnés par Rodin. Salle II, la grande toile de Carrière qu'admirait tant Edmond de Goncourt, le *Théâtre de Belleville*, ainsi que le plus frais, le plus délicieux des Van Gogh, *les Moyettes*. Salle X, un *Nu*, de Renoir, entre tous remarquable. Salle XIII, le célèbre *Père Tanguy*, de Van Gogh, et salle XII, sa *Moisson*. Salle XIV, un *Belle-Isle* de son ami Claude Monet et salle XI *Maternité*, de Carrière aussi bien. En d'autres salles on trouve encore d'autres œuvres charmantes du même peintre, avec qui le grand sculpteur fut très intimement lié.

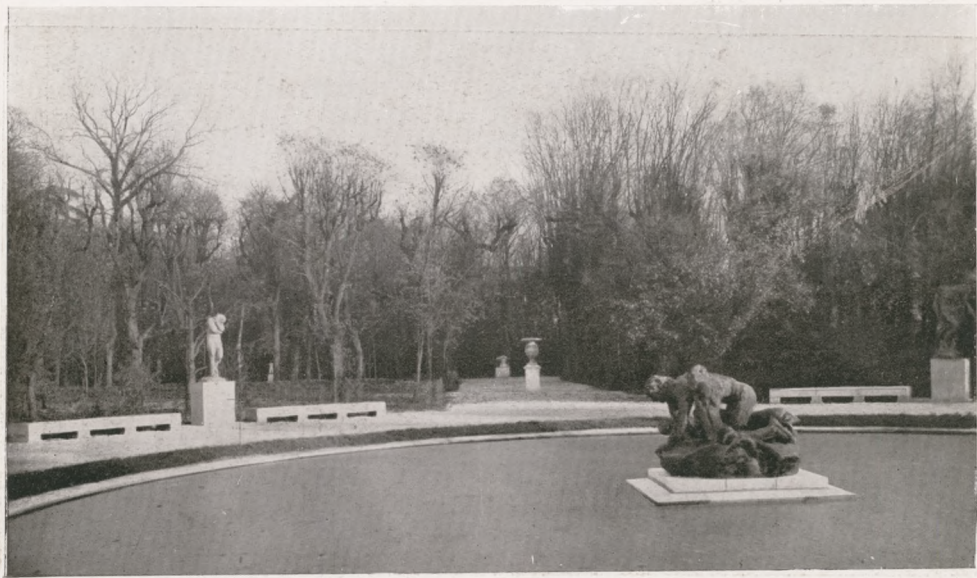


PLAN DE LA PROPRIÉTÉ AU TEMPS DU MARÉCHAL DE BIRON.



LA FAÇADE DE L'HÔTEL BIRON.

Cl. Bulloz.



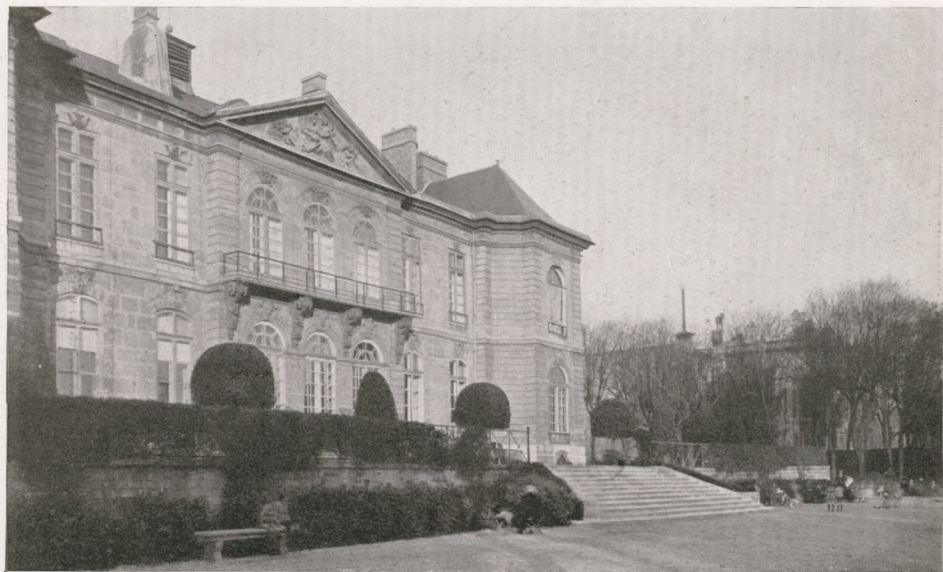
LE PARC DE L'HÔTEL BIRON.

Cl. Bernès, Maroteau et C^{ie}.



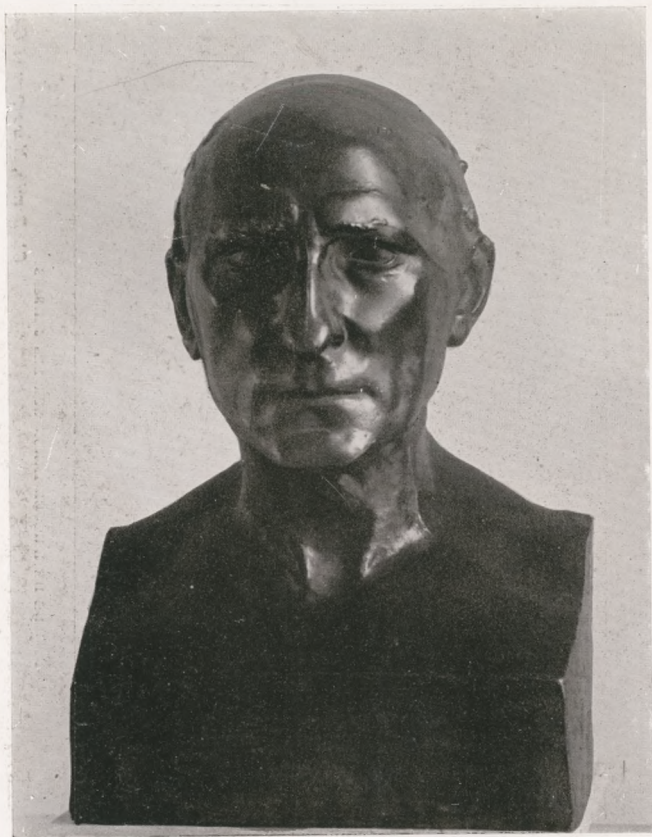
LE BASSIN DANS LE PARC.

Cl. Bernès, Marouteau et C^{ie}.



FAÇADE DE L'HÔTEL BIRON SUR LES JARDINS.

Cl. Bernès, Marouteau et C^{ie}.



BUSTE DE JEAN-BAPTISTE RODIN.

1860. Jean-Baptiste Rodin est le père de l'artiste.

Cl. Bernès, Marouteau et C^{ie}.



LE BIENHEUREUX PÈRE PIERRE-JULIEN EYMARD.

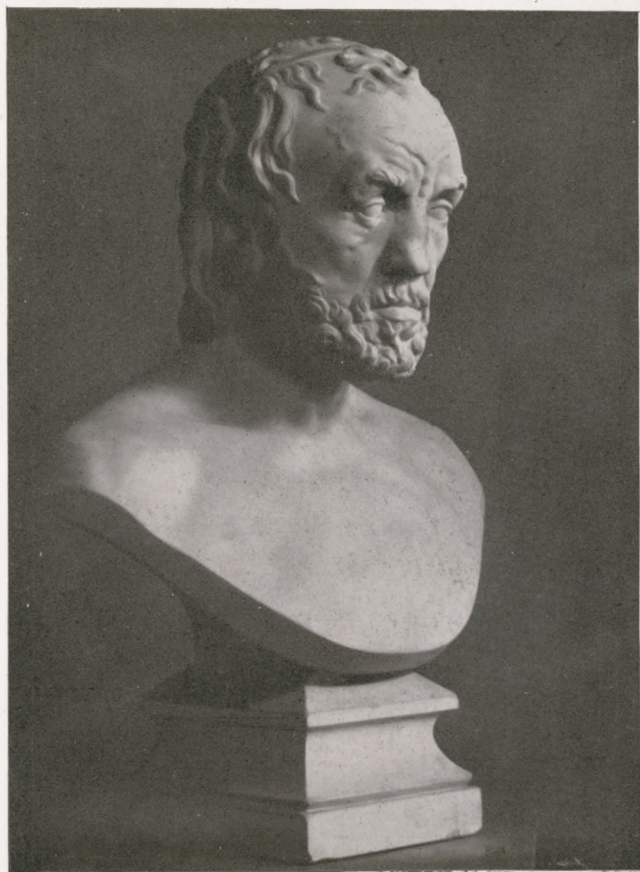
1863.

Cl. Roseman.



LA MIGNON (ROSE BEURET, FEMME DE RODIN).

Cl. Bernès, Maroteau et C^{ie}.



L'HOMME AU NEZ CASSÉ.

Buste marbre, 1872.

Cl. Bernès, Marouteau et C^{ie}.



LA SOURCE.
Terre cuite, 1873.

Cl. Lapina.



L'AGE D'AIRAIN.

1876,

Cl. Roseman.



L'HOMME QUI MARCHE.

1877.

Cl. Roseman.



LA NUIT (URNE POMPÉIENNE).
Vase de Sèvres, 1880.

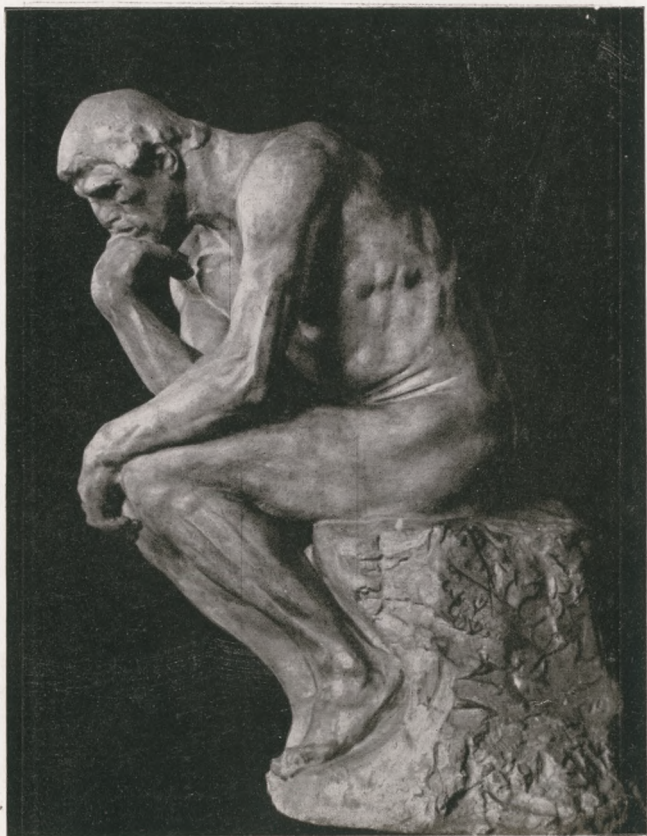
Cl. Lapina.



L'OMBRE.

1880. Fait partie de la *Porte de l'Enfer* et se distingue, en taille plus petite au sommet du fronton, dans le groupe des trois personnages qui couronnent le monument.

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



LE PENSEUR.

1880. Il domine, au milieu du tympan, les vastes fresques de la *Porte de l'Enfer*.
Cl. Bernès, Marouveau et C^o.



PORTE DE L'ENFER. (1880-1917.)
 Cl. Bulloz.



LES TROIS OMBRES.

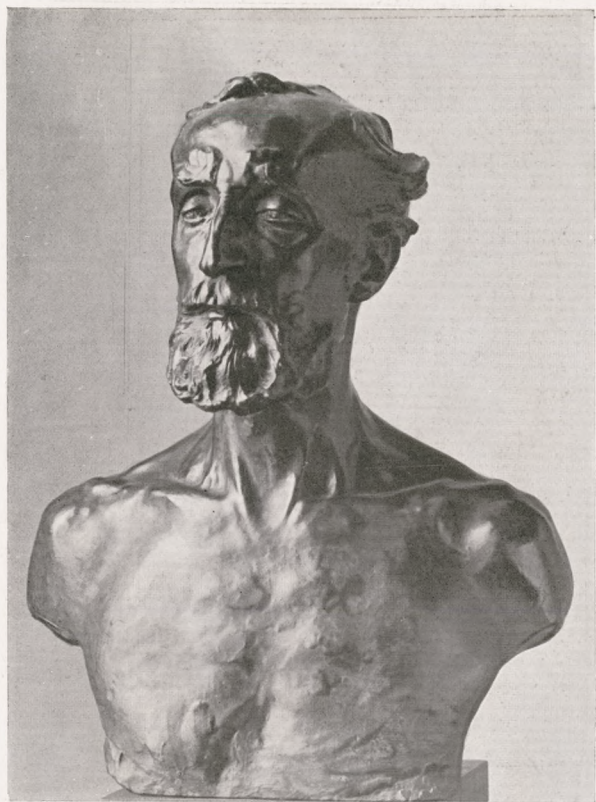
1880.

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



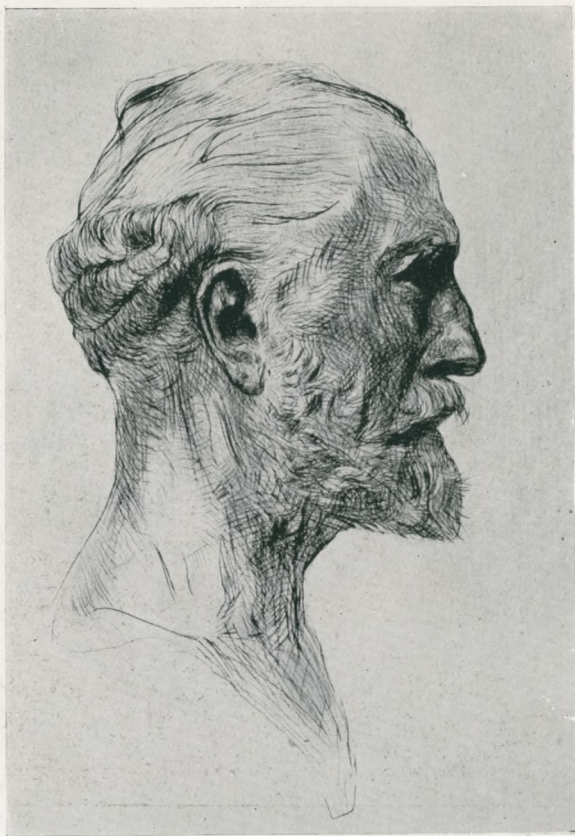
ÈVE.
1881.

Cl. Bulloz.



BUSTE DE DALOU.

1881.



ANTONIN PROUST.
Eau-forte, 1884.

Cl. Lapina.



LA JEUNE MÈRE.

Bronze, 1885. Le même sujet, traité en bas-relief, décore un des panneaux latéraux de la *Porte de l'Enfer*.

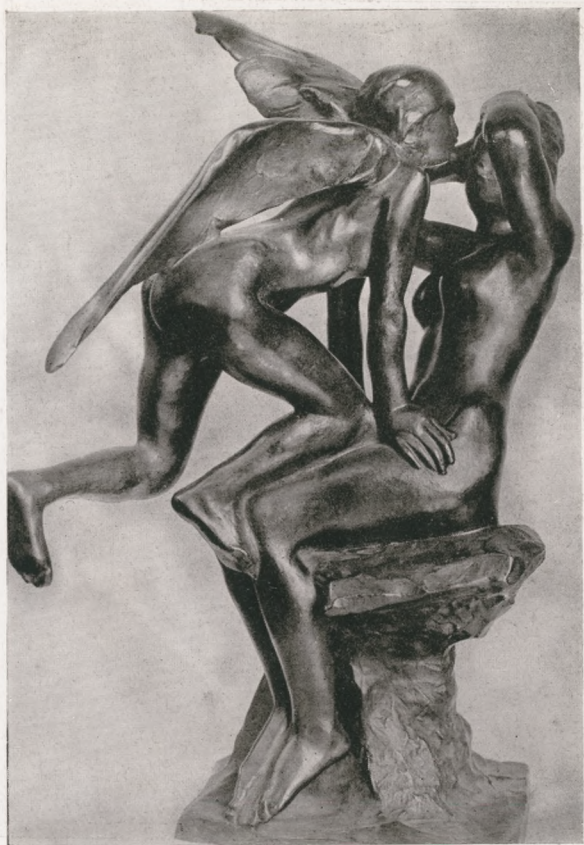
Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



CELLE QUI FUT LA BELLE HEAULMIÈRE.

Antérieur à 1885, Rodin a compris cette figure dans la *Porte de l'Enfer*.
On la retrouve presque au bas d'un panneau ornant le montant.

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



IRIS RÉVEILLANT UNE NYMPHE.

1885.

Cl. Lapina.



LA PENSÉE.

Marbre, 1886.

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



LE BAISER.

Marbre, 1886. Devait à l'origine faire partie de la *Porte de l'Enfer*. Ce groupe s'appelait alors la *Foi*. Il représentait l'épisode de Paolo Malatesta et Francesca di Rimini, si pathétique dans le poème de Dante.

Cl. Bulloz.



LE BOURGEOIS A LA CLÉ.

Fait partie du groupe célèbre : *Les Bourgeois de Calais*, commencé en 1884, terminé en 1886 et inauguré à Calais, le 8 juin 1895. *Cl. Bulloz.*



ESQUISSE DU MONUMENT DE CLAUDE LORRAIN.

1889.

Cl. Bernès, Marouveau et C^o.



BUSTE DE MRS RUSSELL.

Cire.

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



L'ENFANT PRODIGE

Antérieur à 1889.

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



LE FRÈRE ET LA SŒUR.

1890.

Ct. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



ORPHÉE.

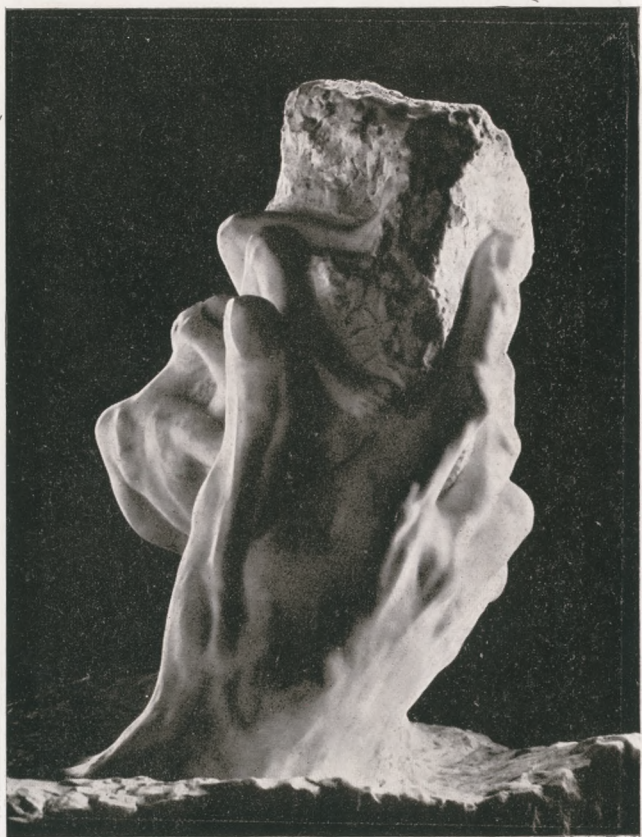
1892.

Cl. Bernès, Marouteau et C^o.



BALZAC.
1897.

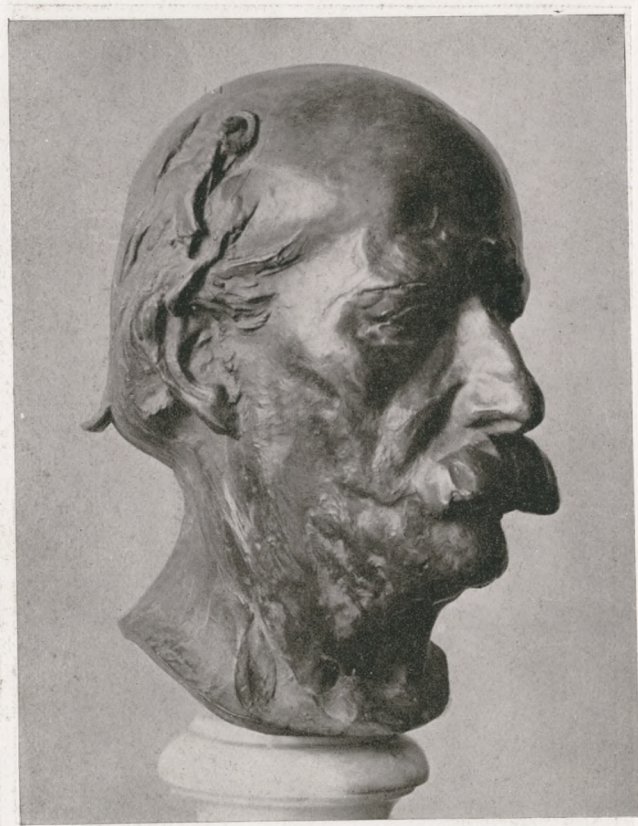
Cl. Bernès, Marouleau et C^o.



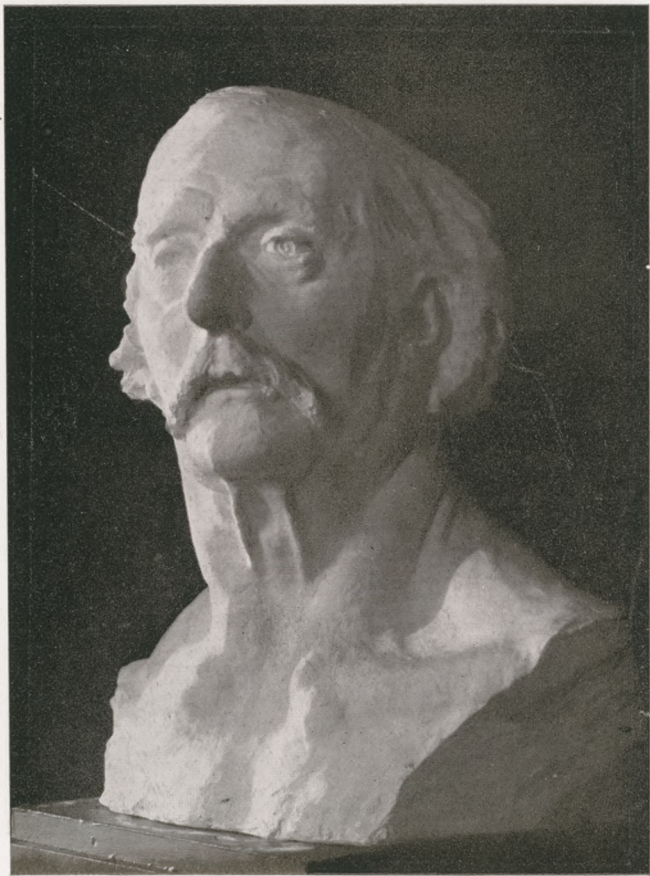
LA MAIN DE DIEU OU LA CRÉATION.

Marbre antérieur à 1898.

Cl. Bernès, Maroteau et C^{ie}.



BUSTE DE MARCELLIN BERTHELOT.
1905.



BUSTE DE BARBEY D'AUREVILLY.

Terre cuite, 1909.

Cl. Bernès, Maroteau et C^o.



LE SECRET.
Marbre, 1910.

Cl. Bulloz.



BUSTE DE M. CLÉMENTEL.

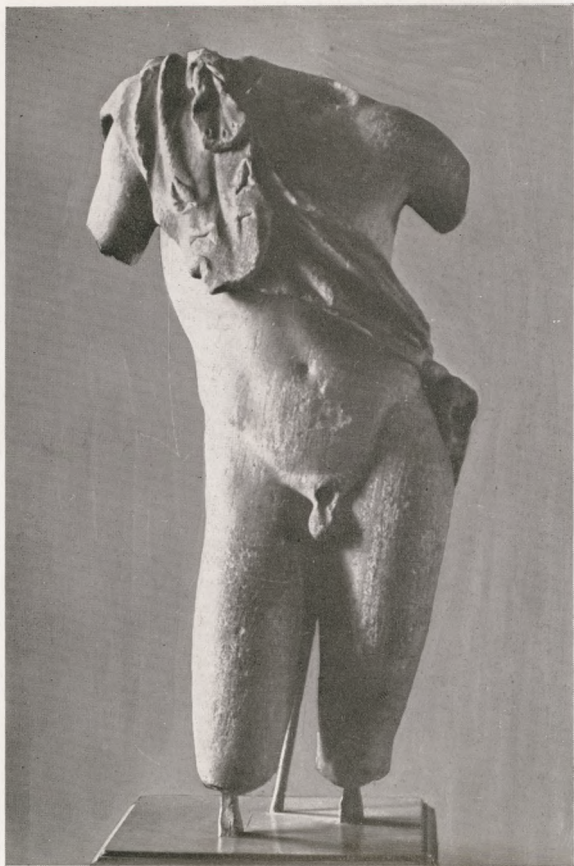
1916.

Cl. Bernès, Maroteau et C^{ie}.



AQUARELLE DE RODIN.

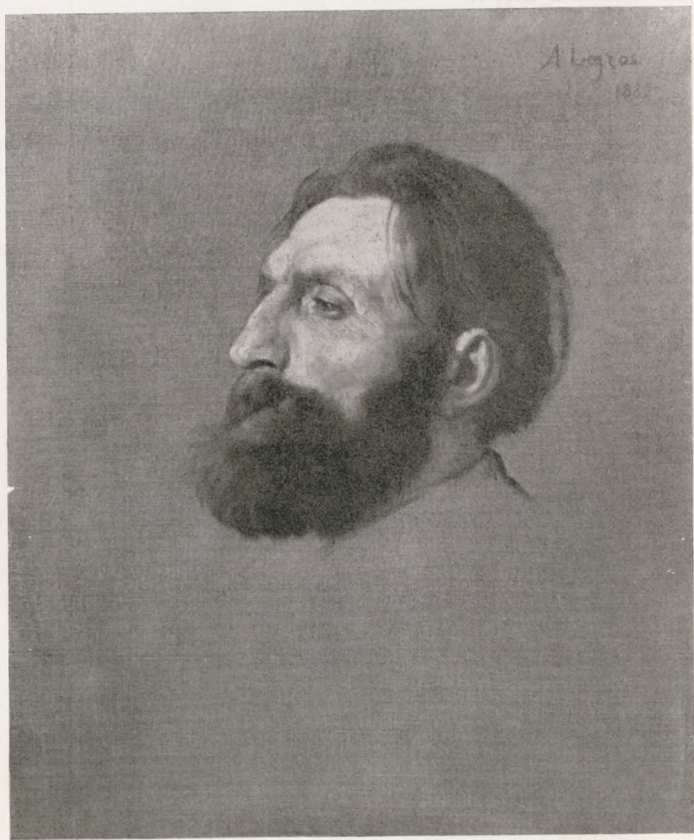
Cl. Bulloz.



RÉPLIQUE DU SATYRE DE PRAXITÈLE.

(Collections antiques de Rodin.)

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.



RODIN, PAR ALP. LEGROS.

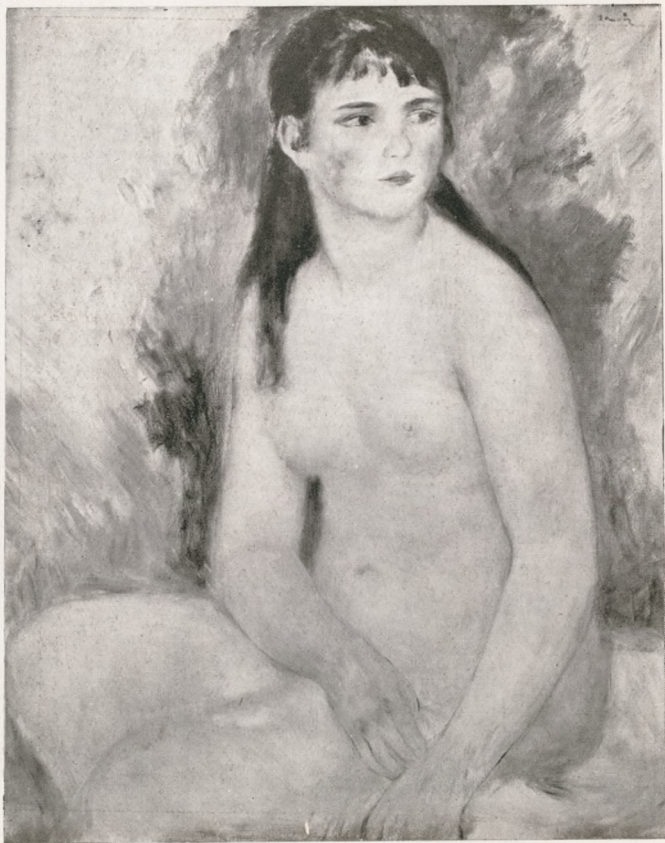
Peinture à l'huile.

Cl. Roseman.



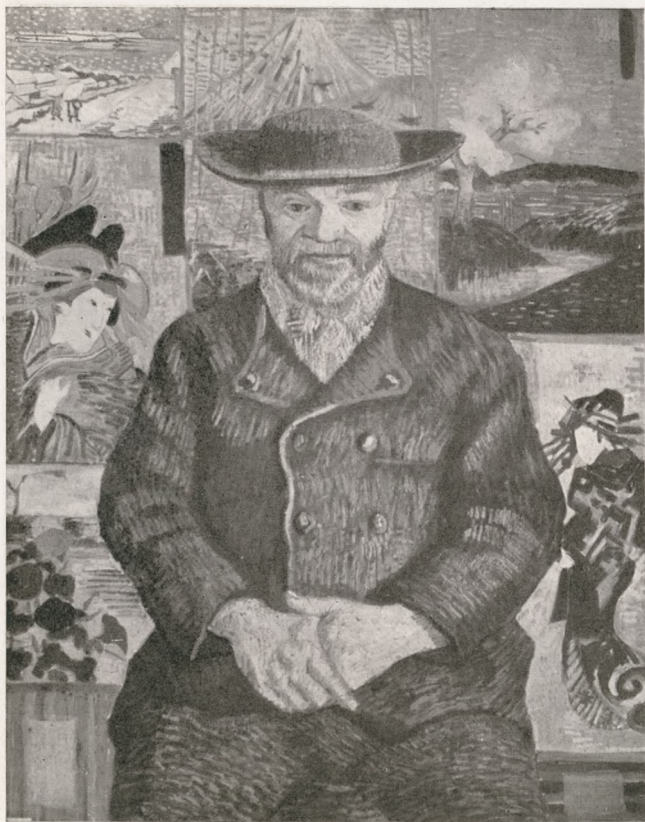
MATERNITÉ, PAR CARRIÈRE.
Peinture.

Cl. Bulloz.



FEMME NUE ASSISE, PAR RENOIR.
Peinture.

Cl. Bulloz.



LE PÈRE TANGUY, PAR VAN GOGH.
Peinture.

Cl. Bulloz.



RODIN, PAR ZORN (EAU-FORTE).

Cl. Bernès, Marouveau et C^{ie}.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages.
Plan du musée	4
Plan de la propriété au temps du maréchal de Biron	19
La façade de l'hôtel Biron	20
Le parc de l'hôtel Biron	21
Le bassin dans le parc	22
Façade de l'hôtel Biron sur les jardins	23
Buste de J.-B. Rodin	24
Le Bienheureux Père Pierre-Julien Eymard	25
La Mignon (Rose Beuret, femme de Rodin)	26
L'Homme au nez cassé	27
La Source	28
L'Age d'airain	29
L'Homme qui marche	30
La Nuit (urne pompéienne)	31
L'Ombre	32
Le Penseur	33
Porte de l'Enfer	34
Les trois Ombres	35
Ève	36
Buste de Dalou	37
Antonin Proust (eau-forte)	38
La jeune Mère	39
Celle qui fut la Belle Heaulmière	40
Iris réveillant une nymphe	41
La Pensée	42
Le Baiser	43
Le Bourgeois à la clé	44
Esquisse du Monument de Claude Lorrain	45
Buste de Mrs. Russell	46
L'Enfant prodigue	47
Le Frère et la Sœur	48

Orphée	49
Balzac	50
La Main de Dieu	51
Buste de M. Berthelot	52
Barbey d'Aurevilly.	53
Le Secret	54
Buste de M. Clémentel.	55
Aquarelle de Rodin	56
Réplique du Satyre de Praxitèle	57
Rodin, par Alp. Legros	58
Maternité, par Carrière.	59
Femme nue assise, par Renoir	60
Le père Tanguy, par Van Gogh.	61
Rodin, par Zorn (eau-forte).	62



Biblioteka Główna UMK



300021762246

50
Biblioteka
Główna
UMK Toruń

Wzrosty Graficzne

A. 2. 694



IMPRIMERIE
CH. HÉRISSE
:: ÉVREUX ::